

1.

MACABRE DÉCOUVERTE

Les monts du Lyonnais, Messimy, novembre 1869

O nze heures sonnaient au clocher de l'église. Un grand coup de vent surgit d'on ne sait où. Le brouillard qui depuis la veille emprisonnait le village se dissipa en quelques minutes. Les pierres des maisons et celles du mur d'enceinte du village apparurent comme lavées. Le ciel se libéra de son voile, mais resta gris, bas et lourd.

Firmin jeta un coup d'œil suspicieux vers le ciel.

— Eh ben, c'est pas trop tôt!

Il baissa la tête et grimaça en regardant sa jambe.

— Sale bête de patte qui me lance toujours! La vieille carne qui me l'a brisée mériterait d'en souffrir autant si elle n'était pas obligée de se crever dans les champs à labourer.

Il avança en claudiquant dans la rue principale bordée des maisons d'où s'échappait, incessant, le bruit familier, régulier et bruyant qui rythmait le mouvement des métiers à tisser. Dans moins d'une heure, le silence reviendrait; chacun s'attablerait pour un frugal repas avant de recommencer à balancer la navette entre les fils. Un sourire de satisfaction illumina le visage de Firmin à la pensée du plat qui l'attendait, un bon civet de lapin promis par Amélie. Accompagné

des derniers champignons de la saison, il mijotait sur le fourneau à bois depuis tôt le matin. Cela valait bien la peine d'oublier le bœuf récalcitrant qu'il venait de ferrer, une vraie tête de bourrique qui s'obstinait contre un des piliers du travail¹ sans qu'il puisse le faire avancer vers le joug pour l'immobiliser.

Sa maison avait été construite à l'extérieur du village fortifié, dont l'énorme porte de bois n'existait plus depuis longtemps. Il franchit le porche voûté par où le vent s'engouffrait en faisant se soulever son chapeau qu'il maintint d'une main. Encore dix pas! Il les comptait ordinairement avant de s'engager sur le chemin qui entourait le mur de protection du village. Il n'avait que quelques mètres à franchir pour arriver chez lui.

Plus il approchait de sa maison, plus une détestable odeur de brûlé lui parvenait. Il inspecta des yeux les alentours, suspectant un feu de vieux matelas pisseux dont aurait voulu se débarrasser un voisin. Mais non, le relent nauséabond s'exhalait bien de chez lui. Il activa le pas, faisant subir à sa jambe infirme un dangereux balancement. Avant de quitter ses sabots, il les décrota rapidement contre l'arc de fer fixé au mur, étonné de ne pas entendre le bruit familier du métier à tisser. Un horrible pressentiment l'étreignit. En chaussettes, il poussa la porte.

— Amélie, t'es là? T'as oublié le fricot sur le poêle?

Ce fut alors qu'il découvrit son corps, affaissé sur son métier à tisser, la tête reposant sur le coupon de velours commencé l'avant-veille. La femme avait œuvré sans relâche

1. Machine de bois à quatre piliers, entre lesquels les maréchaux attachent les bovins pour les ferrer sans courir de risques.

et la pièce mesurait déjà un bon mètre. La navette de fil de soie traînait à terre; un bras pendait sur le côté, l'autre restait sur le tissu, main refermée. L'odeur de brûlé provenait bien de la cuisine attenante. Elle stagnait dans l'immense pièce éclairée par l'unique fenêtre située au sud.

Firmin s'affola et ressortit en trombe. En claquant des sabots, il franchit le porche du village en sens inverse et courut vers les maisons les plus proches. Il frappa à la première porte en hurlant pour couvrir le bistanclac-pan² qui résonnait depuis le matin pour ne cesser que le soir.

— À l'aide! Au secours!

Il y eut d'abord un étrange silence, puis des portes s'ouvrirent et des voisins accoururent. Ils étaient chaussés de bottines de cuir, mieux adaptées que les sabots de bois à la manœuvre des grandes pédales des métiers à tisser. Suivi des voisins, Firmin s'en retourna chez lui aussi vite que le lui permettait sa jambe et entra dans la cuisine. Une fumée âcre se dégageait de la cocotte brûlante dans laquelle subsistait un magma calciné. À l'aide d'un torchon, il la saisit et la jeta dehors par la porte. Malgré le froid, il ouvrit la fenêtre, espérant assainir l'air. Peine perdue. Il savait que la détestable odeur durerait longtemps, au point d'empuantir et d'imprégner les linges ainsi que tout ce qui pourrait l'absorber; et, plus grave encore, la pièce de velours déjà tissée.

Les voisins l'avaient rejoint. Roberte, une petite bonne femme fluette, mais très vigoureuse, fut la première sur les lieux. Dans le village, elle faisait office de guérisseuse et d'accoucheuse. Elle plissa le nez, toussa, s'approcha du

2. Bruit caractéristique du battant quand il resserre les fils.

métier et examina la position du corps sans le toucher. Tous attendaient son verdict. Elle hocha le menton d'un air entendu et déclara :

— Une crise de cœur, à coup sûr. Il doit être pris dans la graisse! Elle a dû s'étouffer. Regardez son visage comme il est congestionné!

Firmin tournait la tête à droite et à gauche, l'air perdu.

— Faut pas la laisser là, reprit Roberte d'un ton autoritaire.

Aussitôt, un groupe se forma pour l'aider à transporter le corps sur un lit installé dans la soupente. Il fallut auparavant le dégager du banc sur lequel il restait prisonnier, littéralement collé contre son outil de travail. D'ailleurs, Firmin avait dû prolonger les bras du banc pour lui permettre de s'installer plus à l'aise et placer un pied supplémentaire en son centre afin de soutenir la tisserande. Ils ne furent pas trop de cinq. Amélie pesait plus de cent vingt kilos et, depuis longtemps, elle ne se déplaçait pratiquement plus. Elle passait le plus clair de son temps assise devant son métier, à confectionner des métrages de velours de soie uni dont on attendait la livraison. Les hommes habitués aux lourds travaux la soulevèrent en émettant un han! Jules, qui venait de tuer le cochon, se dit qu'Amélie pesait plus du quintal qu'on supposait.

Firmin remercia, ne sachant que faire. Qui devait-il prévenir? Le curé, pour qu'il administre les derniers sacrements? Un médecin? Mais il faudrait courir au village voisin. Quant à sa fille Aiglantine, partie tôt à Lyon livrer la production, elle ne rentrerait probablement qu'en début de soirée.

Quelques-uns des voisins se signèrent en murmurant une vague prière. Une femme s'approcha du métier à tisser

en sapin bien ciré et admira l'ouvrage. Amélie était une des meilleures veloutières du village. Tel n'avait pas toujours été le cas, surtout à ses débuts, mais sa réputation allait à présent bien au-delà de Messimy. Chacun savait à quel point son travail était attendu et apprécié par maître Tellier, le commerçant de Saint-Jean, qui lui commandait régulièrement les pièces les plus délicates.

— J'en connais au moins un qui la regrettera, murmura Roberte.

La faim taquinait les estomacs. Les voisins s'en retournèrent chez eux. Une fois seul, Firmin resta bras ballants, indécis, perdu, faisant le tour de la pièce des yeux pour la vingtième fois au moins. Comme pour éviter d'être confronté au corps étendu sur le matelas dans le renforcement de la pièce, son regard accrocha le métier à tisser silencieux, la fenêtre sans rideau qui laissait passer une lumière avare, la lampe au globe opaque suspendue à une poutre du plafond. Puis ce fut la table de bois ciré, légèrement usée à l'emplacement des assiettes, ainsi que les chaises vides.

Enfin, avec des larmes dans les yeux, il s'approcha du lit et, après quelques instants d'hésitation, arrangea d'une main maladroite le bonnet tombé de travers. Ce fut alors seulement qu'il s'aperçut que le cou de la morte s'ornait d'un étrange collier rougeâtre. Il rappela ses voisins en criant encore plus fort. Ils accoururent, un peu fâchés de devoir différer leur repas, mais néanmoins gagnés par la curiosité. La stupeur frappa chacun d'eux, l'incompréhension aussi. C'était incontestable, la femme avait bel et bien été étranglée. Mais par qui? Et pourquoi? Avant de prévenir la maréchaussée, basée depuis peu dans le village de Vaugneray à moins de dix kilomètres de là, on s'interrogea.

— Dis donc, le Louis, toi qui ce matin réparais tes barriques, t'aurais pas vu un étranger dans les parages?

Louis s'absorba un instant dans ses pensées en arquant les sourcils. Puis sa tête oscilla de droite à gauche en signe de dénégation.

— Ben non, pas plus que d'habitude. Pour quelle raison on viendrait étrangler une femme qui ne fréquentait personne et qui ne quittait jamais sa maison?

— Et pour ce qu'il y a à voler ici... ajouta Marcelin.

Quant à soupçonner une quelconque vengeance personnelle, la chose était impensable. Firmin et Amélie étaient de braves gens. Leur maison se trouvait à l'écart des autres, juste à l'entrée du bourg. Amélie n'y invitait jamais personne, trop occupée à tisser, un travail qui l'accaparait des premières lueurs du jour jusqu'à la nuit presque tombée. Elle ne s'arrêtait que pour touiller le brouet, tisonner les cendres ou surveiller le pain dans le four. Cependant, l'agresseur devait bien connaître les habitudes du couple; il savait forcément que Firmin était parti très tôt à sa forge et qu'Amélie était occupée à son velours comme les autres canuts. Mais, en cette saison, le jour se levant tard, il avait eu tout loisir de profiter de la demi-obscurité, alors qu'on ne distinguait que de vagues silhouettes, pour perpétrer son forfait sans être reconnu ni même vu.

Les voisins ressortirent en silence, laissant Firmin abattu, agenouillé au pied du lit sur lequel reposait son imposante épouse, cette femme qu'il avait toujours aimée. Certes, depuis longtemps, ils n'étaient plus les amants fougueux du passé; presque impotente, Amélie occupait à elle seule toute la couche; elle ne pouvait plus se hisser jusqu'à la mezzanine qui leur servait autrefois de chambre à coucher et c'était avec beaucoup de difficultés qu'elle se déplaçait de la cuisine à la salle de tissage.

Délaissant l'habituelle soupe de légumes qui tenait bien au ventre, agrémentée parfois d'un morceau de lard, les tisserands se réunirent dans le bistrot du village. Louis, le vigneron, servit à chacun un verre de la piquette sortie tout droit de sa cave. Pour une fois qu'il se passait quelque chose de grave dans le village de Messimy, on n'allait pas boudier l'événement. Un crime, sans aucun doute. On en reparlerait souvent au cours des veillées qui les réuniraient une fois le travail de la journée achevé.

Après la première gorgée de vin, on déplora ce malheur, s'offusquant qu'un tel forfait ait pu être commis dans leur village, si tranquille. Puis, petit à petit, les langues se délièrent, celles des femmes, surtout, qui autrefois avaient critiqué et jalosé Amélie et qui, lorsqu'elle était jeune, s'étaient horrifiées devant ses désirs d'indépendance. Comme si on pouvait échapper à son destin de paysanne!

Amélie n'avait rien eu en commun avec les autres filles du village, qui attendaient leur futur époux avec impatience pour fuir la demeure familiale et passer de l'autorité d'un père à celle d'un mari tout aussi peu conciliant. Elle rêvait d'une vraie liberté, d'une autonomie complète. Qui aurait pu faire le lien entre la masse informe retrouvée devant le métier à tisser et la mince jeune fille que tous avaient connue? Dès ses quatorze ans, sa beauté en avait fait frissonner plus d'un. Elle était mince et souple comme un brin d'osier qui plie au vent, gaie comme un pinson, alerte comme une chevrette des coteaux, le regard direct et empreint d'un soupçon d'effronterie qui ne convenait pas à une fille uniquement destinée au mariage et à l'éducation des enfants.

Jeanne, une maigrelette restée vieille fille, ouvrit le ban des critiques.

— En tout cas, de la revoir aussi grosse qu'une baleine me fait souvenir comme elle était belle, mince et hardie à l'époque des bals de notre jeunesse. Elle regardait les garçons droit dans les yeux, sans baisser les siens.

Ses voisines approuvèrent, lèvres pincées, encore rancunières après de si longues années. Amélie ne se contentait pas de jouer de la prunelle avec les jeunes hommes du village. Elle jetait aussi et surtout son regard violet sur les hommes mariés, sous l'œil assassin de leurs épouses. Elle semblait promettre, mais sans jamais tenir. À seize ans, elle aurait pu faire le bonheur de deux ou trois gars qui n'attendaient que ça, l'épouser, lui faire une ribambelle de gones³ et l'installer comme les autres femmes devant les grands métiers de bois à tisser le velours de soie uni. En ces temps difficiles, ce surplus de gain arrangeait bien les maigres revenus de chaque famille. Que de promesses elle avait reçues! Que de demandes elle avait refusées! Elle en riait, échappant avec grâce et promptitude aux mains qui voulaient enserrer sa taille, aux bouches qui cherchaient la sienne, aux regards qui en disaient long.

— Tout cela pour quoi faire? reprit Jeanne. Elle chantait à qui voulait l'entendre que son avenir ne se trouvait pas ici. Elle n'avait qu'une chose en tête, s'enfuir de ce qu'elle appelait «un coin perdu dans les monts du Lyonnais» pour vivre une autre vie, ailleurs, plus exaltante. Je me demande encore qui lui avait mis ces idées en tête. Quand on est issue de la campagne, on reste à la campagne, et il y a déjà bien assez à faire sur place sans qu'on aille chercher ailleurs de quoi vivre.

— Surtout à la grand'ville, ajouta une vieille qui cachait

3. Petit nom donné aux enfants lyonnais.

ses rares cheveux sous un bonnet de coton gris. On sait les pièges et les illusions qui y attendent les jeunes écervelées!



Loin de se douter du drame qui venait de se jouer, Aiglantine Métailler, la fille de Firmin et d'Amélie, se hâtait sur le chemin du retour. Elle avait quitté Saint-Jean vers treize heures, aussitôt sa commande de velours livrée, et franchissait d'un pas alerte les dix-sept kilomètres qui la séparaient de Messimy. Comme chaque fois, aucun reproche ne lui avait été adressé au sujet de son ouvrage. Pourtant, le commerçant avait l'œil, soucieux de saisir tous les prétextes pour diminuer le prix de la marchandise.

La fin de l'après-midi s'annonçait; le jour baissait et l'automne avait d'un coup transformé le décor sur son chemin. Mille petites baies rouges ou orangées, régal des merles, garnissaient les buissons feuillus ou épineux. Dans les arbustes, les étourneaux se gavaient des prunelles violettes. Aiglantine savait qu'elles ne pourraient garnir des tartes qu'une fois la première gelée passée. Les feuilles des châtaigniers viraient au roux, ensanglantant le paysage et le réchauffant de ses ors et de ses pourpres. Au sol, leurs fruits encore à moitié prisonniers dans leur gaine piquante éclatée brillaient de leur peau lisse marron. Lors de sa dernière livraison, sur un chemin plus haut, elle n'avait pas résisté à l'envie de ramasser quelques noix encore emmitouflées dans leur gangue verte, en prenant garde de ne pas teinter ses doigts de brou. Les écureuils avaient fait provision de noisettes. Elle leur laissa les dernières qui, de toute façon, étaient trop haut perchées pour qu'elle puisse les atteindre.

Elle savait éviter la boue en sautant d'une pierre sur l'autre, en franchissant les fossés creusés par les pluies et en cueillant au passage quelque herbe médicinale sauvage qu'elle offrirait à Berthilde, sa grand-mère. Ce chemin, elle le connaissait par cœur. Elle l'avait parcouru enfant en compagnie de son père, puis régulièrement depuis qu'elle s'était installée dans une maison de Messimy pour tisser comme toutes ses voisines du velours de soie uni. Seule différence, le sien était de soie blanche, le plus délicat.

Douze années s'étaient écoulées depuis sa fuite du village et son retour trois ans plus tard. Douze années pendant lesquelles la curiosité des villageois n'avait pas davantage été satisfaite qu'après le retour de sa mère. Douze années durant lesquelles, faisant fi des racontars et des suppositions, elle n'avait pensé qu'à son travail.

Chaque mois, elle arpentait toute seule la route depuis sa maison jusqu'au quartier de Lyon où se regroupaient les marchands de soie. Durant chaque trajet, elle vivait avec au ventre la peur de faire une mauvaise rencontre. Pourrait-elle un jour oublier le souvenir qui la taraudait?

Aiglantine approchait de la trentaine et elle était toujours célibataire, vieille fille, avait-elle surpris un jour dans une conversation. Mais elle n'avait cure des réflexions qui la concernaient. Des hommes, elle n'en voulait pas; elle les avait tous jugés à cause d'un seul, à tort, sans doute, mais cela lui était égal. Elle avait refusé quelques propositions et ne le regrettait pas. Elle se sentait bien ainsi, libre de son temps et de ses mouvements, n'ayant de comptes à rendre à personne, surtout pas à un mari. Elle ne comprenait d'ailleurs pas pourquoi tant de filles de son âge parlaient entre elles sans discrétion de leur relation amoureuse. Elles riaient, le

regard malicieux, suggérant le plaisir qu'elles en retiraient, l'attente des moments d'intimité qui leur paraissaient si délicieux, mais qui effrayaient Aiglantine.

Pourtant, cette belle jeune femme plaisait à plus d'un. D'une taille supérieure à la moyenne, elle était bien bâtie et son visage à la peau claire s'entourait d'une chevelure châtain qu'elle ne libérait jamais que chez elle. La première chose qui retenait l'attention, c'était son regard violet peu commun, si brillant les rares moments où elle souriait, d'un violet profond comme les iris des jardins ou les violettes des talus.

Enfin, elle aperçut les tuiles vernissées du toit de l'église. Une étrange sensation la saisit et elle hâta le pas. Aucune fumée ne sortait de la cheminée de ses parents. Un pressentiment l'étreignit dès qu'elle frappa trois petits coups à la porte de la maison familiale. Elle le faisait à chacun de ses retours pour restituer à sa mère le fruit de la vente de son coupon ou pour bavarder quelques instants. Comme à l'accoutumée, elle poussa le battant avant même d'avoir obtenu une réponse. Le froid qui régnait à l'intérieur la saisit; le poêle n'avait donc pas été allumé; cela l'étonna. Ce fut ensuite le relent d'une odeur de brûlé qui la fit tiquer. Amélie avait-elle oublié son repas sur le feu? Et cette obscurité inhabituelle en début de soirée... Quand elle vit Firmin affalé sur une chaise, sa tête reposant sur la table entre ses bras repliés, elle comprit qu'un malheur était arrivé.

Son regard se porta aussitôt vers le coin réservé au sommeil, une partie de la pièce qu'occupait uniquement sa mère. Depuis longtemps, sa santé ne lui permettait plus de gravir les marches de bois qui conduisaient à une chambre sous le toit.

Son instinct ne l'avait pas trompée. Alors qu'elle s'obli-

geait à effectuer les pas qui la rapprocheraient du lit, elle entendit son père annoncer d'une voix brisée par le chagrin :

— Elle est morte. Mon Amélie est morte. Assassinée!

Aiglantine sentit le froid descendre lentement en elle et paralyser successivement son corps, puis ses jambes. Deux mots continuaient de résonner à son oreille, vides de sens : morte, assassinée.

— Mais comment est-ce arrivé? Je ne comprends pas...

— Je n'en sais encore rien, ma fille. C'est un mystère.

Aiglantine dut faire un immense effort pour respirer calmement. Avant de se diriger vers le lit où gisait sa mère, elle s'approcha de son père et entoura ses épaules de ses bras dans une étreinte affectueuse. Sans dire un mot, elle posa sa tête sur la sienne et déposa un baiser sur son front. Elle connaissait l'amour que son père portait à son épouse et elle appréhendait les ravages que le drame ferait en lui. Il serait à tout jamais inconsolable. Enfin, elle ordonna à ses jambes d'avancer pas après pas, la main en avant pour une dernière caresse à sa mère. Tant de tendresse les unissait depuis toujours!

Elle marqua tout à coup un léger recul. Du seuil, elle n'avait pas remarqué que la tête de la morte avait été recouverte d'un linge. Quand elle le fit glisser avec lenteur, elle fut effrayée par le spectacle qui s'offrit à elle et retint un hoquet. Amélie avait le visage boursoufflé, presque violet. Aiglantine ne put supporter cette vision. Elle replaça le linge en le faisant largement dépasser sur l'oreiller, s'agenouilla près de la tête du lit et sanglota silencieusement. Sa main remonta lentement et saisit celle de sa mère, froide, raidie, tentant en vain de lui transmettre la chaleur qui se dégageait de la sienne. Mais Amélie était bien morte. Un terrible sentiment de solitude s'empara d'elle.